

Une main de fer dans un gant de latex

Le SM, parce qu'il joue avec les rapports de pouvoir et leur représentation, parce qu'il les formule, les inverse, les interroge, nous a semblé pouvoir être le lieu où la domination masculine, l'ordre social et l'oppression en général sont remis en question. Pour ne pas mener l'enquête en ayant déjà précisément en tête ce que nous voulions y trouver, nous avons fait le choix de rencontrer les acteurs de la scène SM avant même d'avoir effectué la moindre recherche, en prenant le risque de questions et d'hypothèses maladroites. Le but n'étant ni d'expliquer le SM, ni de prendre la place de ceux qui le pratiquent pour en parler, mais d'y déceler ce qu'il peut contenir de subversif.

Oh oui, en corps... Souvent, lors d'une séance SM, personne ne fait l'amour. Comme si ce qu'on y faisait avec le reste du corps, comme si l'étendue des pratiques "autres" suffisait à rendre l'acte sexuel inutile. *"Beaucoup de pratiques sont plus sensuelles que sexuelles, et c'est peut-être ce qui est dérangeant"* fait remarquer Ninon, secrétaire de l'association SM *Amours Hards*. Dérangeant parce que la sensualité n'a pas de sexe, parce qu'il s'y joue autre chose que de la baise. Il s'agit de se réapproprier son corps entier, de le rendre entièrement érogène. Le SM permettrait ainsi de se libérer d'une sexualité centrée sur les organes génitaux, sur leur interpénétration, d'une sexualité qui serait exclusivement reproductrice, fondamentalement hétéro. A la différence de l'univers Sadien dans lequel l'érotisme est disciplinaire, dans le sadomasochisme le corps est bourgeonnant, démultiplié, la moindre de ses parties prend une importance capitale. Il n'y est plus question de hiérarchie, les organes n'exis-

tent plus par leur nom, pour leur fonction. Foucault (1) a décrit ce corps *"entièrement rendu plastique par le plaisir : quelque chose qui s'ouvre, qui se tend, qui palpite, qui bat, qui bée"*. Preuve de ce corps malléable, le fist-fucking, où il s'agit d'enfoncer un poing (ou plusieurs) dans l'anus d'un autre. Sont décrits comme particulièrement excitants pour qui le donne, le fait d'entrer dans quelqu'un et de remonter à l'intérieur de lui, la possibilité de sentir tous ses organes l'un après l'autre, tout particulièrement son cœur qui bat.

La ré-appropriation du corps peut aller jusqu'à celles de ses marquages. En réponse aux stigmates que laisse société et religion (circoncision, excision), le SM invente le marquage volontaire – parfois si gradué, si théâtralisé, qu'il ne fait alors que réinstaurer un ordre codifié à la place de celui qu'il prétend contourner. Le marquage est de toutes façons limité par un minimum de conventions sociales : pas question, par exemple, d'agir sur le visage, histoire de continuer à avoir une vie active. *"Je pense que pour faire ça [un marquage au fer rouge] il faut avoir une relation quasi-définitive"*, souligne ainsi un pratiquant (2). Néanmoins le marquage peut être une naissance symbolique, et signifier par exemple pour un homme soumis le passage d'un état imposé par la société à celui souhaité par l'individu. C'est plus généralement un trophée, qui prend toute sa valeur dans le regard de l'autre, dans son admiration ou sa répulsion, et qui confère à la douleur une certaine "utilité".

La douleur, justement, est un élément central de la construction identitaire à laquelle peut inviter le SM. Elle favorise l'exploration de ses propres limites, aide à les repousser. Elle sert un certain orgueil, à la fois vis-à-vis de soi et vis-à-vis des autres, qu'on tire de ce perpétuel dépassement – pourtant on ne recherchera jamais une douleur qui serait

(1) Dans " Sade, sergent du sexe ", *Dits et écrits* – Tome 2

(2) Cité par Jean Streff dans *Le sado-masochisme, les artisans du fantasme*, éditions Garancière, 1984.

réellement insupportable. *“ Ton corps est transporté, au bout d'un moment tu n'as plus mal, tu es dans une sorte de transe. L'acte sexuel devient une manière d'évacuer toute la tension qui est montée. Quand tes sens sont complètement éveillés, faire l'amour est encore plus agréable ”* dit Ninon. L'ambiguïté qui réside entre douleur et plaisir s'explique même biologiquement : la capacité de résister à la douleur est liée à la quantité de neurotransmetteurs analgésiques ou euphorisants sécrétés, or ceux-ci sont en plus grand nombre lorsqu'on est proche de l'orgasme. Autrement dit, plus on jouit, plus on est prêt à continuer, et plus on continue, plus on jouit. Désérialisé, re-érotisé, le SM contribue à l'invention d'une nouvelle corporalité. Le tout est de savoir ce qu'on en fait...

Fantasmes. Il serait vain d'établir une typologie des fantasmes SM : non seulement d'une diversité et d'une subjectivité extrêmes, ils sont de plus la propriété de ceux qui les conçoivent. La place qu'ils occupent au sein de l'univers SM, à la fois en tant que code langagier et objets d'une économie singulière des plaisirs, est plus significative. Le fantasme compte moins pour ce qu'il est, que pour la façon dont il est exprimé puis réalisé. Dans son essai sur Sade (3), Barthes indique en quoi l'agencement des postures sadiques respecte une certaine grammaire, et tient lieu de langage : *“ Les deux codes, en effet, celui de la phrase (oratoire) et celui de la figure (érotique) se relaient sans cesse, forment une même ligne, le long de laquelle le libertin circule avec la même énergie ”*. L'expression du fantasme est soumise au langage de la pratique – ainsi le SM est le langage du fantasme, et le fantasme est acte. Au sein même de ce langage des mots en actes et des actes-mots réside pourtant l'indicible. Dans son enquête sociologique (4), Véronique Poutrain opère une distinction entre fantasmes primaires et fantasmes secondaires. Développés très tôt par les individus, les

premiers seraient des fantasmes extrêmes, violents, tandis que les seconds, plus ludiques, trouveraient un moyen de se réaliser dans les pratiques SM. Que le SM soit un mécanisme de défense, une mise à distance de traumatismes d'enfance, ou autre chose, il est évident qu'il n'est pas – du moins tel qu'il est pratiqué – l'objet même des fantasmes : *“ Se dire SM, à un moment c'est mettre une étiquette à son malaise, à son dérangement ”*, explique Joe, présidente de l'association SM lesbienne *Les Maudites Femelles*. Ce que corrobore Ninon : *“ Je me suis aperçue que c'était ce que je cherchais à travers d'autres histoires, sans mettre un nom dessus, parce que c'est dur. ”* Et de fait les soirées, les lieux de rencontre, les associations, servent souvent de catalyseurs à fantasmes permettant à la fois de dédramatiser certains désirs et d'en contenir d'autres. Passer à la pratique, nommer, dire ses envies c'est aussi renoncer à une partie d'entre elles. Et à la différence du monde sadien, guidé par l'imagination, le SM s'ancre dans le réel – ou à ce qu'il tient pour tel. S'inscrire dans une économie des fantasmes (5), c'est en effet, aussi, s'inscrire dans le monde adulte. *“ A partir du moment où on assume ses fantasmes, on les vit, on les met en situation réelle, ça nous fait avancer ”* reprend Joe. D'où le sentiment d'une quête sur la voie de ses propres fantasmes :

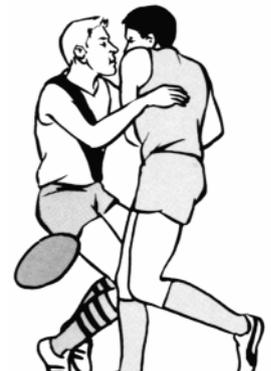


photos pages 6/7 et
ci-dessus :
Sophie Libermann

(3) On se reportera à ce propos à l'article *“ Attaché au divan ”* (p. 26), qui développe l'essai de Barthes – tout en soulignant ses limites quant à une analyse du SM proprement dit sur ce modèle.

(4) *Sexe et Pouvoir*, Belin, 2003.

(5) Il est amusant de noter que cette économie est strictement inversée chez les non-pratiquants, pour lesquels le SM est de l'ordre de la fiction, d'un monde régressif où tout serait possible – inépuisable vivier à fantasmes.



“ On te fait t’aventurer sur des terrains inconnus, où tu n’aurais jamais pensé oser t’aventurer, tu en sors grandie ”, dit Ninon. C’est sans doute pourquoi les pratiques se trouvent souvent normalisées. “ *Le SM est quelque chose qui est inventé mais vécu dans le réel. L’art ne le précède pas mais le met en forme* ” conclut Poutrain. Fessées, cravaches, bougies, voire fists, sont bien les signes d’un langage, mais davantage celui d’un réel domestiqué que celui d’une fiction déconstructrice.

“ L’amour et le SM, c’est peut-être bien la même chose ”. Il y a là de quoi surprendre. Qui ferait instinctivement le lien entre l’imagerie SM traditionnelle (cuir, fouet, cris) et ce qu’on entend d’ordinaire par “ l’amour ” (romantisme, baisers fougueux, draps de satin froissés) ? Qui serait prêt à pousser à ces extrêmes l’adage séculaire “ *Qui aime bien... châtie bien* ” ? Et pourtant, s’il y a bien aliénation à vivre une relation amoureuse SM, l’amour lui-même est bien loin d’en être exempt. En y regardant de plus près, les sentiments susceptibles de naître du SM pourraient tous plus ou moins

“ J’ai confiance en toi au point que si je te donne le pouvoir sur ma vie je crois que tu saurais la mener mieux que moi. ”

(6) On se reportera à ce sujet au livre *L’autre désir, du sado-masochisme à l’amour courtois*, Emmanuel Juste-Duit, La Musardine, collection L’attrape-corps, 2000.

(7) Pour Sartre, le masochisme est même moins l’une des formes de l’état amoureux que sa conséquence – elle-même vouée à l’échec : tout comme la liberté d’autrui nous est inassimilable, l’aliénation totale de notre propre liberté est impossible. On se reportera au chapitre III de 3^{ème} de *L’être et le néant*, Gallimard, collection Tel, 1943.

s’apparenter à l’amour straight (attachement, appartenance, dépendance, reconnaissance). “ *Pour moi, le SM c’est l’amour en raccourci* ” peut-on lire sur le site d’*Amours hard*. Un parallèle peut même être dressé avec l’amour courtois (6), celui-ci tenant à distance, tel le SM, l’objet du désir et son assouvissement, comme pour éviter l’ennui qui en résulterait. Cette transcendance du désir pose d’ailleurs hier comme aujourd’hui problème à l’ordre social – parce qu’elle permettrait aux femmes de s’instituer comme “ autres ” désirs, et à défaut de ren-

verser la domination masculine, du moins d’exercer un jeu sur ses codes. Enfin, n’oublions jamais que même Sartre est avec nous – et il y a déjà là de quoi reposer sérieusement la question.

Sartre montre en effet que l’idéal de l’amour, son but, sa “ *valeur propre* ”, consiste à s’approprier l’autre. Je n’existe qu’à travers le regard qu’Autrui porte sur moi et puisque mon être-pour-autrui ne cesse de m’échapper, il me faut m’approprier la liberté d’autrui – sans pour autant la faire disparaître, auquel cas elle n’aurait plus de valeur. Dans la relation amoureuse, selon Sartre, nous voudrions que l’autre se soumette de son plein gré à notre volonté, qu’il nous choisisse comme frontière de sa liberté : “ *l’amant veut être l’objet dans lequel la liberté d’autrui accepte de se perdre, l’objet dans lequel l’autre accepte de trouver (...) son être et sa raison d’être* ”. Le SM n’a pas d’autre but (7), ne recherche ni asservissement tyrannique

ni possession d’un objet anéanti. Pour preuve, Serge, cité par Streff dans *Les artisans du fantasme* : “ *C’est vraiment la dialectique hégélienne, il*

faut que l’élément dominé reconnaisse l’élément dominateur pour que la domination soit gratifiante ”, ou Joe des *Maudites Femelles* : “ *Le rapport SM c’est le rapport amoureux poussé à l’extrême, c’est “ je t’appartiens tu m’appartiens ”, même si ce fantasme est irréalisable.* ” L’amour, s’il n’est pas forcément l’équivalent exact du sado-masochisme, en apparaît du moins fré-

JE TE VEUX Trouduc !



quemment comme la condition sine qua non – ne serait-ce que parce que le SM ne peut être pratiqué avec n'importe qui. Ce genre d'histoire d'amour peut ne durer qu'un

quart d'heure, mais est nécessaire, parce qu'on ne confie pas son corps au premier venu – le partenaire devant inspirer confiance, émotion, voire sentiments forts, pour qu'on accepte de s'embarquer avec lui dans quelque chose qui puisse aller aussi loin.

On a pourtant parfois l'impression qu'on parle "d'amour" par défaut. "Il faut que quelque chose se passe, le seul terme que j'ai trouvé c'est amour", constate Joe. Aux yeux de Peggy et Lolita, membres réputées de la communauté SM américaine, il s'agirait plutôt de confiance, vue comme base véritable de la relation. La confiance est quelque chose de beaucoup plus compartimenté que le sentiment amoureux : "J'ai joué avec beaucoup de gens que je n'aimais pas. Je leur faisais confiance dans des zones spécifiques. Que je fasse confiance à quelqu'un pour jouer ne voulait pas forcément dire que j'étais prête à vivre une relation avec lui", dit Peggy. De même, Marie-Hélène Bourcier, dans *Queer zones* (8), dénonce la rhétorique de l'amour, lui reprochant de dissimuler les ambiguïtés et l'ambivalence des rapports SM. Elle aussi préfère le terme de confiance à celui d'amour : "les gouines SM ont proposé (...) un antidote à l'amour romantique (en séparant amour et sexe) et des valeurs différentes comme l'honnêteté par exemple".

Qu'en serait-il alors d'une relation amoureuse SM, c'est-à-dire d'un rapport SM vécu à chaque instant ? Aux yeux de la sociologue Véronique Poutrain, il est très rare que

ce type de relations se mette en place et "quand la relation SM est constante, c'est souvent considéré comme un débordement au sein du milieu SM", même si nombreux sont ceux qui recherchent ou sont du moins fascinés par ce "débordement". Cela prend en effet souvent la forme d'un idéal, d'une utopie inaccessible, dont certains aspects (comme parfois par exemple l'abandon de la dimension ludique) effraient. Ninon décrit un état de tension permanent, une tenue, une séduction constantes : "Tu ne peux plus te permettre de rentrer et dire "Au secours, le métro bondé ça craint", ni te gratter nonchalamment le poitrail." Lolita, qui vit une relation de ce type, précise qu'un tel rapport, aussi permanent soit-il, ne se manifeste pas en continu – par exemple c'est au ton de la voix que tout redémarre. Selon Peggy, l'utopie SM aux Etats-Unis serait plutôt formulée ainsi : "J'ai confiance en toi au point que si je te donne le pouvoir sur ma vie je crois que tu saurais la mener mieux que moi, ou alors que tu auras la sagesse de m'en laisser certains domaines."

Sans limites mais avec réserves.

Les films SM ne sont bien souvent que de simples compilations de scènes de domination (9). Pourtant, nous l'avons vu, les rapports entre dominants et dominés s'inscrivent au cœur d'un dispositif éminemment complexe, à la fois syntaxique et corporel,

(8) Aux éditions Balland, collection Moderne, 2001. On lira avec intérêt le chapitre "SM".

(9) Deleuze dirait sûrement qu'en cela ils sont davantage sadiques que masochistes, puisqu'à la suspension des poses et des corps, les films pornos SM préfèrent la répétition mécanique. In *Présentation de Sacher-Masoch. Le froid et le cruel*. Editions de Minuit, 1967.



que le cinéma porno est bien en mal de restituer. Tenter de saisir les rapports de dominations tels qu'ils sont vécus est pourtant indispensable. *“ Faire du SM c'est se mettre dans un truc où tout est possible, où tu es seul arbitre, où tu remets toute ta volonté dans les mains de quelqu'un d'autre. Tu décides de ça et puis plus rien.*

Il y a une grande légèreté à t'abandonner, et une grande jubilation quand quelqu'un dit : “ J'ai confiance, tu fais ce que tu veux avec moi ” dit Ninon. Et c'est précisément cette soumission en toute liberté, aussi contradictoire qu'elle puisse sembler, qui constitue le cœur du rapport SM. Sacher-Masoch avait symbolisé ce choix de l'oppression à travers la figure du contrat qui unirait dominant et dominé, et soulignerait le libre abandon de ce dernier tout en indiquant ses limites. Ce contrat a perduré dans l'imaginaire collectif comme écrit et systématique, mais s'avère en réalité souvent inexistant. Au contrat écrit est préféré l'accord oral, le dialogue entre maître et soumis, le langage du corps et des regards. “ C'est assommant l'idée de faire un contrat écrit. Quand tu fais ça bien, tu aimes en parler, tu explores un territoire vierge de toi. ” explique Ninon. Faire dire ses désirs au soumis est loin d'être simple, et demande beaucoup d'attentions de la part du dominateur : mélange de tendresse et d'extorsion, de mots et de gestes, c'est à la fois le prélude de l'acte et déjà l'acte lui-même.

La situation aux Etats-Unis est assez différente, et le contrat écrit beaucoup plus courant. D'autant plus, souligne Lolita, que la relation implique parfois une dimension financière, quand le soumis laisse la gestion de ses comptes au dominant. La durée du contrat est limitée, définie au préalable, il est

Les rapports entre dominants et dominés s'inscrivent au cœur d'un dispositif éminemment complexe, à la fois syntaxique et corporel.

reconductible et renégociable. Paradoxalement, il permet un échange plus grand et plus spontané entre le maître et l'esclave, ainsi qu'une plus grande inventivité au sein de relations SM rendues flexibles par la reconnaissance même de règles. *“ L'esclave a du pouvoir quand on négocie et quand on rédige le contrat. Il peint une boîte, et je dois jouer aux limites de cette boîte. Parfois, si je veux sortir de ces limites, je peux pousser un peu, mais je dois négocier ça ”* raconte Lolita. Si divergents que puissent paraître les SM américain et français, il n'en reste pas moins que la relation est sous-tendue par le consentement de chacun, qu'il soit formalisé ou non par un contrat. Le dépassement des limites que le soumis a choisies, enjeu central du rapport SM, ne se fait qu'avec son accord – qui n'est pas le prix à payer du plaisir mais sa source même. C'est en cela que le SM n'est pas sadique mais masochiste. Le masochiste a besoin de relations contractuelles, comme le rappelle Deleuze : *“ Les choses doivent être dites, promises, annoncées, soigneusement décrites avant d'être accomplies ”*. La relation SM fait du consentement le pivot de ses pratiques, et du désir du soumis le moteur du rapport dominant/dominé. *“ Le soumis c'est celui qui domine tout, qui dit stop ou “ vas-y continue ”, c'est lui qui marque les limites du jeu ”* résume Joe.

La figure du consentement s'inscrit dans les pratiques mêmes : *“ La souffrance en elle-même n'est pas intéressante. Ce qui est intéressant, c'est ce qui la précède, tous les*

rites qui l'accompagnent. En particulier tout ce qui peut montrer qu'il y a abandon de la liberté, qu'il y a offrande de la liberté. Tout un tas d'éléments [les rites] peuvent être distillés pour faire durer justement cette prise de conscience de soi par rapport à l'autre et de l'autre par rapport à soi" confiait déjà Serge à Jean Streff. Enfin, certaines pratiques, comme la flagellation, sont effectuées de telle façon que la peur et la douleur s'atténuent par la reconduction même du rite.

Cependant il existe de "vrais" masochistes et de "vrais" sadiques, qui ne cherchent pas dans le SM un jeu, mais de réelles souffrances, voire la mort. "Les vrais masos, il faut avoir un contre-pouvoir fort pour ne pas les envoyer à l'hôpital. Ça serait facile, c'est ce qu'il veulent. Pour certains, leur rêve serait d'y mourir. Ce gros désir de mort est-il une folie ? Il peut le devenir, dit Ninon. Comment établir la frontière ? Je n'en sais rien. Des fois, c'est tentant d'aller au-delà." Un des textes qu'elle a écrits, sur le site d'Amours hard, fait écho à cette tentation : "Je meurs de découvrir dans ton regard, ton regard qui est l'exact reflet du mien, cette lumière redoutable, irrésistible, la lumière proche de la folie qui dit : tout est possible." Le SM est un jeu déstabilisant qui porte en lui ce trou noir, ce fantasme de mort – c'est aussi peut-être ce qui le rend si fascinant. La communauté SM a su, pourtant, s'imposer des gardes fous. Ainsi de la pratique, très courante, qui consiste à avoir été dominé avant de devenir dominant : "Quand vous êtes soumis pendant un temps et qu'après vous passez de l'autre côté de la barrière, là c'est la bonne démarche, au moins vous avez vécu ce que vous faites subir aux autres. Ceux qui sont exclusivement dominateurs, souvent ils sont durs, froids... plus proches du sadisme" raconte Joe. Alors que le SM joue beaucoup avec l'orgueil des uns et des autres, le fait d'avoir été soumis favorise le dialogue et permet au dominant de

mieux exercer ses responsabilités : d'après Lolita, "Avoir eu cette expérience me rend meilleure. Je ne laisse pas non plus mon ego trop grossir. Mon esclave est très, très intelligent, et d'une certaine manière encore plus que moi."

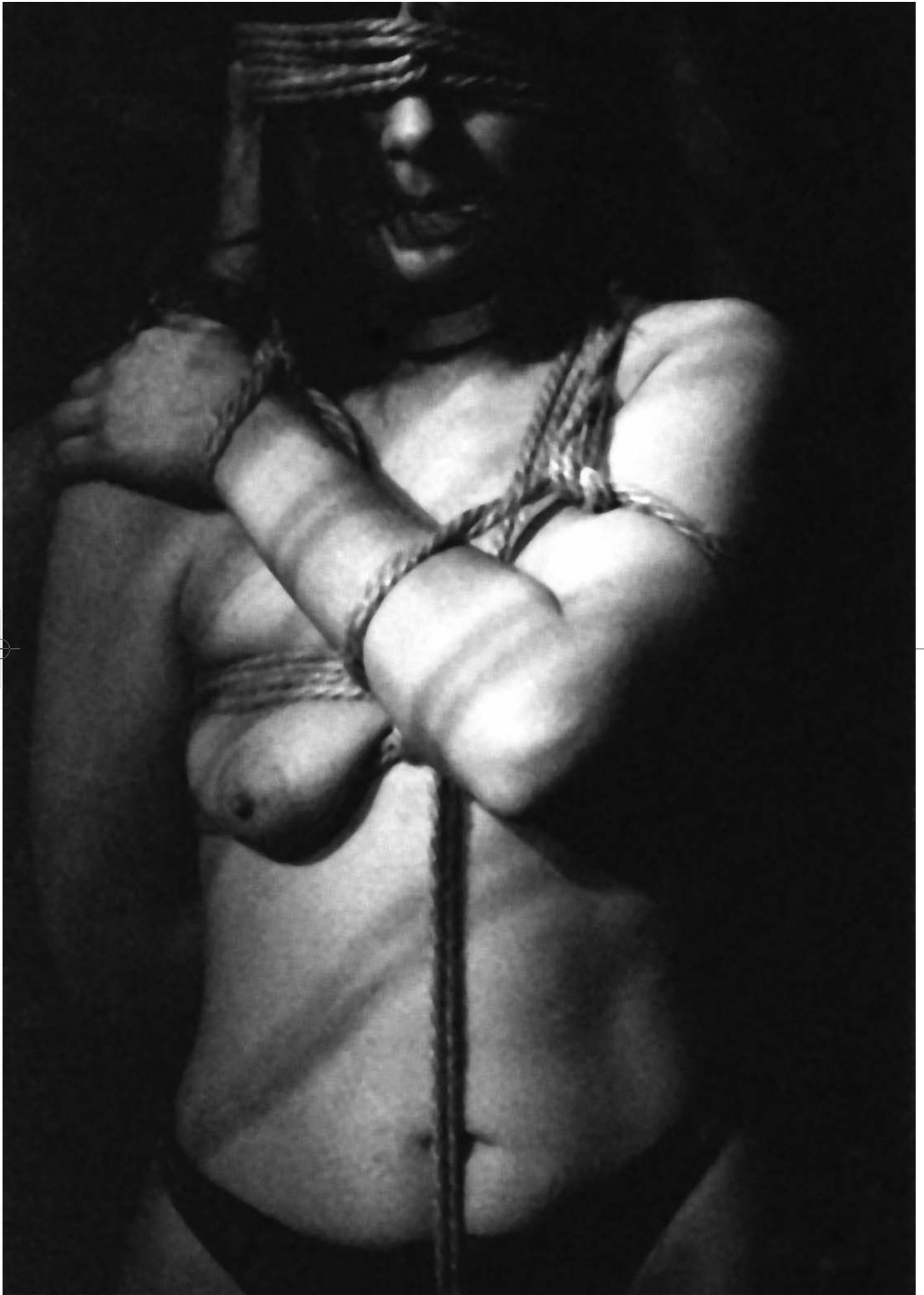
Rapports de force. Le SM est une formidable matrice intellectuelle. Tous ceux qui s'interrogent sur les identités et leur déconstruction y voient, surtout depuis que la philosophie française des années 60-70 s'est penchée sur la question, une exceptionnelle mise en pratique de la théorie queer. Cette vision fantasmée d'un SM révolutionnaire, aussi stimulante soit-elle, ne correspond pourtant pas à la réalité, à la fois plus fade et plus féconde. Le SM, même s'il met en scène des inversions de pouvoirs, reste encore bien souvent l'apanage des classes moyennes (au mieux), et de bourgeois libertins et partouzeurs (au pire).

Certes, la plupart de ceux que nous avons interviewés mettent en avant l'hétérogénéité sociale des pratiquants, et le SM est incontestablement en cours de démocratisation – notamment via Internet. Il n'en demeure pas moins que malgré des situations professionnelles et matrimoniales diverses, ceux qui pratiquent le SM sont majoritairement plus aisés et plus instruits que la moyenne. Beaucoup vont même jusqu'à en renvoyer une image élitiste, convaincus du pouvoir émancipateur de l'argent et soucieux de préserver le secret et l'esthétisme toc qu'ils lui croient essen-



Nuit Démonia 2002 - Show Le Marquis
Courtesy of Démonia





tiels “ *Ils arrivent dans des clubs soi-disant chics à écouter de la musique de merde et à se la péter. Dans ces soirées, les gens qui sont infirmiers disent qu'ils sont chirurgiens et tout est à l'avenant. Donc on a l'impression que ce n'est pas abordable pour un éboueur, alors qu'il y en a.* ” dénonce Francis Dedobbeler, attaché de presse du sex-shop SM *Démonia*. De fait le SM renforce bien souvent le consensus social, moins par ses pratiques que par le contexte dans lequel il se déploie. Ainsi s'affirme-t-il apolitique : “ *Toutes les opinions politiques sont là, on voit de tout. On a autant de problème avec l'extrême gauche qui dit que c'est une sexualité de la bourgeoisie, qu'avec les intégristes, cathos ou autres, qui ne peuvent pas saquer la sexualité en général* ” précise Francis, malgré son passé punk.

De même, le SM n'entraîne pas automatiquement une remise en cause de la domination masculine. La plupart du temps, les hétéros y reproduisent les mêmes schémas que dans la vie sociale, en omettant de les questionner – ce qui rend souvent difficile la coexistence avec les homos : “ *Pour eux une femme n'est pas capable de dominer une autre femme. Même dans ce milieu là, a priori plus ouvert* ” raconte Joe. “ *Les mecs soumis ça ne les rend pas forcément moins machos dans le reste de leur vie, ce plaisir là ils l'assument discrètement, furtivement. Ça ne résout pas les choses et peut-être même que ça les rend plus agressifs. Et puis il y en a d'autres qui deviennent adorables.* ” reprend Francis. Et tout le problème est là : lorsqu'on pratique le SM, on y trouve les questionnements qu'on y a apporté. Ceux qui interrogeaient déjà leurs identités, sociales ou sexuelles, en font un terrain d'expérimentation. Les autres y rejouent les

rappports classiques de domination. La définition identitaire au sein de la communauté pose problème : alors que les rapports de force sont clairement soulignés par les pratiques, ils restent pour beaucoup circonscrits à un domaine bien précis de l'intimité, sans que cela n'influe sur leur comportement quotidien. Par essence performatif, le SM est bien souvent une fausse parodie qui entretient l'illusion du danger, du mystère, du subversif. Francis, qui organise de grandes soirées SM et fétichistes, en est tout à fait conscient : “ *Les gens peuvent aussi bien être des sales cons en étant SM qu'en ne l'étant pas. Ça ne les sauve de rien. Ça ne veut rien dire, c'est juste un jeu, une mise en scène.* ” Le grand dérèglement des sens équivaut fréquemment à une autre forme de remise en ordre – les règles sont simplement plus codées.

Et pourtant, au cœur des années 70, le SM se disait parfois politique, établissant des liens avec la révolution sexuelle et sociale. Et pourtant, aux Etats-Unis, avec quinze ans d'avance, le SM permet d'inventer de nouvelles formes de relations, à plusieurs, aux hiérarchies fluctuantes et clairement déterminées, s'intégrant dans une réflexion sur les genres et leur renversement. “ *C'est une grande partie de notre travail dans la communauté SM, prendre les stéréotypes et jouer avec, sans honte, les choisir. Je crois que c'est la clef. Parce qu'à ce moment-là on arrête de regarder le pouvoir comme quelque chose qui est absolument lié aux genres* ” dit Peggy. Et pourtant, les gays SM semblent mieux parvenir à échapper à la domination masculine. Pour certains, ils passent plus volontiers de la domination à la soumission, s'inscrivent dans un rapport au corps différent, remettent plus facilement en cause les rapports de force inconscients du quotidien, et cherchent moins à dissimuler leurs pratiques.

“ Ils arrivent dans des clubs soi-disant chics à écouter de la musique de merde et à se la péter. ”

Photo page de gauche :
Sophie Libermann





Emmanuelle, Bianca et Vénus
à la fourrure
Guido Crepax
Taschen, 2000

Ensemble et séparés.

Très souvent dans ce qu'on appelle un peu rapidement la "communauté" SM revient la notion de secret. Certes, se vivre SM au grand jour ne se fait pas sans difficulté (*Les Maudites Femelles* a dû se faire passer pour une association de promotion de l'équitation féminine ; *Démonia* a connu des problèmes de censure

importants, de sorte qu'encore aujourd'hui le nom ne peut pas apparaître dans un kiosque). Pourtant ce secret semble cultivé, voire recherché. Ninon raconte qu'au début, *Les Maudites Femelles* tenaient des réunions secrètes l'après-midi, dans un bar pour hommes – eux ravis de montrer leur cachette, elles contentes d'investir un tel lieu. Le but étant d'en "rendre l'accès assez complexe pour qu'il faille vraiment le vouloir pour y arriver". On le voit, la frontière entre secret et enfermement est mince. C'est ce que montre Barthes dans son étude du lieu sadien (10) : de voyages divers effectués sans autre but qu'une répétition obsessionnelle du crime à l'enfermement proprement dit dans un château inaccessible, c'est certes une protection mais aussi une volupté

qui est recherchée ici – volupté résidant justement dans le secret, bien que formel et imaginaire, que permettent de tels lieux. Le danger étant bien sûr de se couper totalement du monde extérieur, ce qui chez Sade se traduit par une véritable autarcie sociale.

Repliée sur elle-même, cette communauté est cependant empreinte d'une grande diversité. Le SM regroupe une infinité de pratiques, de définitions, de visions. Stoller montre ainsi dans *Pain and passion* qu'il n'existe pas une "perversion sadomasochiste", mais qu'il s'agit d'un comportement consistant à créer un lien entre la douleur, l'humiliation et le plaisir (11). D'où un milieu très hétérogène. Il y a peut-être une diversité sociale – quoique nous l'avons vu, il s'agit plutôt d'une imprécation ou d'un mot d'ordre que d'une réalité (12). Il y a une incontestable diversité territoriale – s'il est assez facile d'être SM à Paris, comment l'être en Province où les soirées échangistes peinent à rassembler une trentaine de personnes ? Il y a enfin une grande diversité de comportements, tous ne comprenant pas les règles les plus élémentaires de savoir-vivre. Tous les interviewés dénoncent les mâles hétéro basiques, qui débarquent en nombre aux soirées des *Maudites Femelles* lorsqu'elles cherchent à faire parler d'elles dans *Nova*, mettent des mains aux culs, matent et s'étonnent que toutes ces femmes, surtout celles qui se déclarent lesbiennes, refusent leurs avances alors qu'elles en acceptent d'autres (13).

Faut-il alors privilégier des espaces SM non mixtes (féminins, lesbiens, homos...) ? Les *Maudites Femelles* en ont parfois fait le

(10) Sade, *Fourier, Loyola*, Points, collection Essais.

(11) Les travaux de ce psychanalyste américain étant par ailleurs très discutables.

(12) " J'ai aucune idée de si c'est vraiment 10% de gens qui pratiquent le SM, mais je le dis. Quand on revendique quelque chose il vaut mieux faire croire qu'on est nombreux. " (Francis)

C'est certes une protection mais aussi une volupté qui est recherchée dans le secret. Le danger étant bien sûr de se couper totalement du monde extérieur.

choix, mais, fait remarquer Joe, comment organiser des soirées de filles quand ces filles sont à peine une vingtaine, qui bi, qui homo, qui hétéro ? Aux Etats-Unis pourtant, ces espaces fonctionnent et Peggy et Lolita les considèrent comme indispensables. De fait, la scène SM américaine est plus protéiforme, capable à la fois de s'ouvrir au plus grand nombre et de conserver des espaces non-mixtes. Les années 70 y ont développé et ancré le concept de sexualité publique. On y voit donc se tenir de grandes conférences, pouvant réunir jusqu'à 2 000 personnes, animées par des volontaires issus d'organisations diverses qui viennent y enseigner des pratiques, des règles de sécurité, et où sont discutés des thèmes comme la discrimination au travail. *"La chance que nous avons est d'avoir des classes où les gens enseignent, partagent des techniques et regardent les autres. Et les événements, la pratique des techniques enseignées à beaucoup à gagner à se jouer dans des endroits publics"*, constate Lolita.

Si en France le milieu SM est encore incapable de se doter d'un tel fonctionnement, c'est aussi probablement parce qu'il s'est construit autour de logiques et de pratiques commerciales. Ce qui rend encore plus difficile la constitution en associations, la construction d'un front contre la répression ou l'expression de revendications communes. Francis Dedobbeler lui-même reconnaît la nécessité de structures militantes, et s'il dit avoir essayé plusieurs fois d'en soutenir financièrement, il a toujours l'impression que personne ne ressent vraiment l'envie et le besoin d'en créer. Plus qu'une manière de

changer les choses, un lieu où l'on remettrait en question les genres et la domination

masculine, le SM est visiblement perçu comme un endroit où l'on est plus libre de vivre son intimité. Intimité qui reste de

plus difficilement assumée, quand on voit l'acharnement avec lequel nombre de pratiquants affirment être des gens normaux et mener une vie ordinaire, arrêtent souvent toute activité SM en ayant des enfants, et s'enferment dans une normalisation des pratiques, des costumes, du vocabulaire, dont l'inventivité, la sensation de liberté et d'espace où tout serait à créer, sont souvent absentes.

Le SM est un outil. Via ses pratiques à la fois sexuelles et déssexualisées, via le langage spécifique qu'il invente, il permet au moins de poser la question de notre rapport à l'autre. *"Tu bouscules les choses, tu compliques les rapports"* dit Ninon. Dans l'interstice, ténu mais réel, entre ce renversement et l'inévitable remise en ordre qui lui succède, se joue quelque chose d'important. Les identités, les relations, s'échappent, l'espace d'un instant, des catégories de genres et de sexes – et permettent de réfléchir, ne serait-ce que corporellement, la nature et l'origine du pouvoir.

La Cane Hardeuse & le Satrape Rôdeur

(13) Fantasme par excellence des hétéros beaux, comme le rappelle Francis, à qui il suffit de glisser les mots "deux lesbiennes dominatrices" quelque part dans son flyer pour faire un gros coup marketing.

